

avait retiré des décombres de Greenwich. Jean prit aussitôt la parole et dit à ses soldats :

— Je vous ai tous fait venir ici afin que vous connaissiez la justice de ma cause, en l'entendant bénir par le plus vénéré des serviteurs de notre sainte Eglise, et en entendant maudire celle de mes ennemis, c'est à dire celle de l'audace et de la révolte. Outre le courage que cette assurance doit vous donner, vous trouverez ici un plus puissant auxiliaire. Il vous sera remis à chacun un morceau d'une sainte relique qui vous rendra invincibles, si vous l'acceptez avec une foi et un cœur sincères.

Ces paroles dites, Langton approcha, et, s'élevant sur un petit tertre, il se montra aisément à tous les yeux. Un saint enthousiasme brillait sur son visage.

— Oui, s'écria-t-il, je suis venu ici pour bénir et pour maudire ; mais pour bénir les justes et pour maudire les méchants. Les justes sont ceux qui veulent la justice pour tous, les méchants ceux qui veulent leurs passions et leur seule satisfaction personnelle. Que ceux qui sont justes m'écoutent, car voici leur loi et leur salut.

Et tout aussitôt il tira de la cassette la charte de Henri II, et se prit à lire à haute voix. Jean, qui n'avait jamais soupçonné le primat, ne comprenait point où il voulait en venir ; à plusieurs fois cependant il voulut l'interrompre ; mais Langton, protégé par le murmure approbateur des barons, qui la plupart apprenaient pour la première fois tout ce qu'ils avaient perdu de droits, Langton acheva sa lecture, et, sa lecture achevée, il s'écria :

— Bénédiction, mes frères, à ceux qui demandent et défendent cette arche de salut ; malédiction à ceux qui tireront contre elle une épée esclave et impie. Voici la liberté, c'est la sainte relique qu'on vous a promise ; que chacun l'accepte d'une foi et d'un cœur sincères, et il sera invincible.

— Oh ! traître ! s'écria Jean en courant sur Langton l'épée haute.

— Eh ! quoi ? lui dit le primat, ne t'ai-je pas promis de partager cette sainte relique avec toi et toute l'Angleterre ?

Aussitôt, les barons qui avaient suivi le roi Jean, se précipitèrent entre lui et le primat. Ils emmenèrent celui-ci, et, sans s'arrêter aux cris du roi Jean, ils emmenèrent leurs hommes du côté des troupes de sir Robert. Les bandits flamands, se trouvant ainsi abandonnés, se débandèrent de leur côté, et

Jean se trouva, en moins d'une demi-heure, seul au milieu de la plaine, avec sept cavaliers. Il résolut de retourner à Londres ; mais à peine avait-il fait quelques pas que le comte de Pembroke accourut et lui apprit que la cité venait de se déclarer pour les barons. Jean ne désespéra point encore de sa cause, et il envoya le comte pour parlementer avec l'armée ; mais celle-ci refusa toute proposition d'accommodement si le roi ne signait à l'instant la grande charte. Jean, ne voyant aucun moyen d'échapper à cette nécessité, y consentit, et tout aussitôt les principaux chefs de l'armée s'avancèrent vers lui avec de grandes marques de respect. Des courriers allèrent avertir le clergé de Londres et le peuple de la cité de ce qui arrivait ; ils dirent aussi que la prairie appelée Runimède, située entre Staines et Windsor, était désignée pour la cérémonie. Le peuple sortit en foule de la ville, et, sans ordres ni invitations, il élever de lui-même un énorme amphithéâtre à un angle de la prairie, au pied d'un vaste rocher.

D'un autre côté, l'armée arriva en marche triomphale et les enseignes déployées, tandis que le clergé se rendait processionnellement au rendez-vous, la croix et la bannière hautes. A cet endroit, le roi monta sur l'estrade et s'assit sur le trône qu'on lui avait préparé ; il prit des mains de Langton la charte qui était contenue dans la cassette, on lut tous les articles à haute voix et jura de les tenir ; après quoi il les signa. Depuis ce jour, la charte anglaise, dite *Magna Charta*, a été solennellement jurée par tous les rois à leur avènement au trône, et n'a cessé de défendre la liberté de ce pays contre l'usurpation de ses souverains.

Il est bon de faire remarquer au lecteur que cette charte, quoiqu'elle soit, selon l'expression anglaise, le boulevard de la liberté du peuple, n'était, à l'époque dont nous parlons, que la reconnaissance des droits des nobles et des privilèges de quelques villes. Ce ne fut que cinquante ans plus tard que le comte de Leicester, ayant emprisonné le roi Edouard et voulant couvrir son usurpation par sa popularité, appela les comtés, au nombre de quarante, et les bourgs, à envoyer au parlement chacun deux députés, qui devaient avoir rang de chevalier. C'est de là seulement que date la première et faible existence de la chambre des communes, véritable boulevard de la liberté anglaise ; c'est de là que vient le beau système politique dont se glorie le Canada.

NOUVELLES DU JOUR.

NÉCROLOGIE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec regret la mort presque subite de M. Evariste Gélinas, employé au Bureau du Ministre de la Milice. M. Gélinas, ancien rédacteur de la *Minerve*, s'était acquis une grande réputation d'écrivain durant sa carrière de journaliste. Sa retraite de la polémique active ne l'empêchait pas d'avoir un pied

dans le journalisme, puisqu'il était l'auteur si aimé et admiré des chroniques de Carle Tom dans la *Minerve* et d'un *Solitaire* dans l'*Opinion Publique*. L'*Album de la Minerve* lui doit également plusieurs excellents morceaux. Nous n'avons pas le loisir de rendre à notre collaborateur le tribut d'éloges qu'il mérite ; mais nous pouvons ajouter que cette mort prématurée a réveillé partout les plus vifs regrets.